

NICOLE ROLAND

Les veilleurs
de chagrin

ROMAN

*A mes enfants, Hélène, Valérie et Arnaud,
avec tout mon amour.*

A Hubert Nyssen.

Mais c'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu que l'avertissement arrive qui peut nous sauver, on a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien, et la seule par où on peut entrer et qu'on aurait cherchée en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir, et elle s'ouvre.

MARCEL PROUST,
Le Temps retrouvé.

I

Vous m'avez demandé mon nom.
J'ai menti.

LA PREMIÈRE FOIS que je suis venue, j'ai vu, dans la salle d'attente, des patients étranges. Les vôtres ? Ceux de votre confrère ? On aurait dit un lot de la misère humaine : regards perdus ou dérobés, mains qui se nouent et se dénouent, soupirs. Moi-même, je ne savais pas très bien où je me situais parmi eux. Qu'allait inscrire sur ma fiche le psychiatre qui devait me recevoir ? Il chercherait un bloc-notes dans un tiroir, m'observant à la dérobée. J'essaierais d'oublier les malades que j'imaginai bourrés de comprimés, leur regard assombri de tourments, celle qui marmonnait sans arrêt depuis qu'elle était arrivée.

Vous avez entrouvert la porte. Quand vous m'avez demandé mon nom, j'ai donné le premier qui m'est venu à l'esprit. Pas pour vous mentir. Je ne sais pas pourquoi.

Sur l'étagère derrière vous, des livres, des boîtes de médicaments. Et comme vous attendiez que je parle, je me suis mise à pleurer. Vous m'avez tendu un mouchoir en papier, puis un autre, encore un autre. Quand ils étaient mouillés, je ne savais pas où les mettre. Vous m'avez adressé quelques mots apaisants et vous m'avez demandé de vous faire confiance.

“La prochaine fois, essayez de penser que vous venez voir un ami – un ami à qui vous pouvez dire tout ce que vous voulez.”

Au point où j'en étais, ça m'était égal la prochaine fois. Vous m'avez fixé un autre rendez-vous et posé dans la main un papier où étaient inscrits le jour et l'heure. Alors seulement, je vous ai regardé : une bonne tête de gros matou. Quelque chose s'est dénoué en moi. “Ecoutez, avez-vous dit, vous ne pouvez pas savoir à quel point je vous sais gré d'exister.” Je me souviens des phrases exactes que vous avez prononcées ce jour-là parce que je les avais notées, pour les garder sous les yeux. Mais même aujourd'hui, j'ignore ce que vous avez voulu dire.

C ONTRAIREMENT aux vivants, les morts ne mentent pas. Lorsque je me penche sur eux, au laboratoire, ils me murmurent des histoires étranges. La nuit, quand je ne dors pas, je les convoque : je les imagine bien avant ma naissance. Je sens que je ne suis pas à ma place ici. Je ne sais même pas s'il y en a une pour moi quelque part. Dans un autre monde, peut-être.

J'avais tout oublié, mais c'est ce regard terrible, le regard que ma mère a désormais, qui a déchiré l'enveloppe dans laquelle ces souvenirs étaient cachés et maintenant, ils viennent me crier au visage.

“Ta place ? Elle est au cimetière !”

Je me demande encore aujourd'hui ce qu'elle voulait dire par là. Et je ne sais pas ce que j'entendais au juste. Peut-être aurais-je dû être morte. Je n'aurais aucune part au festin des vivants. Je n'en avais pas le droit.

Les mots de ma mère s'étaient frayé un chemin en moi, incrustés sous ma peau même. Ils y sont toujours, à la manière d'un tatouage invisible, et sans doute à cause d'eux, de leur pouvoir malfaisant, j'ai fini par réaliser la malédiction maternelle. J'ai rejoint la place qu'elle m'avait assignée, me retrouvant dans un cimetière qu'on fouille, puis dans un autre, à scruter en experte les traces de ce qui a été, à interroger des ossements inarticulés. Avec d'autres, je sonde les profondeurs de la terre, nous exhumons des fragments de corps que nous reconstituons avec soin. Ces êtres échappés du néant me parlent et me réconfortent. En leur compagnie, je m'éloigne de tout, même du chagrin.

Ma sœur Sarah, elle aussi, avait choisi de déterrer des trésors, de les déchiffrer, penchée sur des grimoires couverts de hiéroglyphes ou de signes kabbalistiques. A nous deux sans doute la vocation inconsciente de recoller les morceaux d'un autre puzzle, aux contours flous, plein de chagrins et d'éclats de rire.

Depuis des années, je fais le même rêve ; tout est gris : le ciel, l'asphalte, la voiture que je conduis. Un choc : mon visage vole en éclats, comme la figure d'une poupée de porcelaine. Les fragments disséminés sur le sol me glacent d'effroi. Il me semble

que mes jambes sont en coton, mes bras pèsent du plomb. Inutile d'appeler au secours, d'ailleurs je ne le pourrais pas : j'étouffe.

Il me faudra bien des tentatives pour parvenir à rassembler les morceaux éparpillés.

“Des éclats ?” demandez-vous d'une voix douce.

“Des éclats... Mon visage en éclats.”

“Perdre la face”, murmurez-vous.

Je finirai par vous l'avouer : même si je sais qu'il ne s'agit que d'un cauchemar, ce moment où mon visage se brise m'obsède.

Et cette nuit, dans mon rêve, une vigne avait poussé sur le mur contre lequel je venais me fracasser ; elle tendait vers moi de minuscules grappes bleutées. Le climat avait changé : c'était l'été, on dansait sous les arbres.

Mais je sais que tout est illusion.

Le ciel est gris, le quai est gris, tout se dissout dans un brouillard à travers lequel je vois à peine un remorqueur. Les arbres, le pont derrière lui ondulent, tout est brouillé. A cause de mes larmes ? Mais je ne pleure plus. J'ai tué *Mater dolorosa*. Je serre les paupières, plisse les yeux. Maintenant, je vois l'herbe au bord de la berge, une péniche accostée. Je peux même lire

son nom : *Saint William*. Un instant, je pose mon front contre la vitre, le sol se dérobe, le vide m'aspire, je vais tomber, tomber, tournoyant comme les feuilles lorsque se lève un vent d'orage et c'en sera fini de la séparation de ces deux mondes, celui des apparences et l'autre. Je vais tomber, comme la pluie.

Plus tard, dans la rue, je fais comme si j'étais quelqu'un d'autre. Je prends l'air de celle qui sait où elle va : mes pas me portent devant le café où j'ai rencontré Luan pour la première fois. J'entre, gagne le fond de la salle. La radio est branchée sur un programme de jazz et Coltrane joue un air dont j'ai oublié le nom.

“Qu'est-ce que vous prenez ?” me demande le garçon qui a jeté devant moi une carte où les mots se bousculent. Les lettres dansent devant mes yeux. Derrière le comptoir, une femme obèse secoue des verres dans l'eau en ne me lâchant pas du regard. J'entends des murmures, des rires, je commande vite, n'importe quoi. Je vais tomber en morceaux sur le sol. Je pose les deux mains à plat sur la table, je me mords les lèvres, j'irai jusqu'au sang s'il le faut. On referme le tiroir de la caisse enregistreuse.

Pourquoi ne vous ai-je pas parlé de Luan ?